

DONNER UN SENS AUX CHOSES

Réussir à “donner un sens aux choses” et à ce qui nous entoure nous procure un « équilibre » et donne de l’épaisseur à la vie, à une époque où *l’insignifiance* menace particulièrement les jeunes cerveaux.

« La vertu paradoxale de la lecture –affirme Daniel Pennac- est de nous abstraire du monde pour *lui donner un sens* ». C’est ce qui arrive aux gens qui naissent dans de petits patelins : à vingt ans, le village devient étroit ; on a l’impression d’étouffer et on ne pense qu’à partir, à élargir ses horizons, à connaître le monde... et on part. Mais après avoir vécu sa propre vie et parcouru les routes les plus lointaines, après avoir fait toutes les expériences souhaitées, après nous être enrichis dans le rapport avec les autres, après avoir connu la joie et la douleur, à un certain âge, on a besoin de revenir à nos origines, vers les petites rues étroites de notre village, vers ses vieilles maisons. A ce moment-là, chaque pierre, les moindres rayures sur le mur, chaque écorce, tout a quelque chose à nous dire. Alors pourquoi cela ? Parce que, pendant ce temps, c’est nous qui nous sommes enrichis, de vie et d’expériences : cette richesse nous permet d’interpréter et de donner du sens et de la voix à toutes ces petites choses qui, quarante ans plus tôt étaient muettes.

Il se passe la même chose quand on lit : on « sort » de la réalité pour vivre momentanément d’autres réalités et d’autres vies (celles des protagonistes des récits dans lesquels on s’identifie). Ainsi quand, après la lecture, on revient vers notre quotidien, on arrive à le comprendre, à l’accepter et à mieux l’interpréter parce que la lecture nous a enrichis ; elle a élargi notre vision et elle nous a donné des instruments qui nous permettent de mieux cerner nos expériences, de les voir avec détachement.

Mais ce n’est pas tout.

Les contes de fées, les histoires et les récits sont des « médiateurs » qui simulent la réalité à travers l’imagination et, étant complets (ils ont un début, un développement et une fin), ils « reconduisent au sens » nos expériences en nous aidant à les métaboliser, c’est-à-dire à les « digérer » et à les surmonter.

Si on parvient à donner un sens aux choses qui nous arrivent (en les revivant à travers nos lectures pour nous sentir à nouveau « nous-mêmes » après avoir retrouvé un équilibre perdu), on peut dire qu’aucune expérience n’est bonne ou mauvaise mais que tout nous permet de grandir. Bien au contraire, ce sont justement les expériences négatives, à condition qu’elles soient opportunément métabolisées, qui nous rendent plus forts parce qu’elles nous *vaccinent* :

« C’est l’histoire d’un enfant dont la mère travaillait constamment. Suite à une période de maladie qui l’avait obligée à rester à la maison et, donc, à rester en

*contact avec son fils dont s'occupait habituellement sa grand-mère, la mère avait dû reprendre son travail. Le premier soir, au retour du travail, elle avait eu la mauvaise surprise d'être accueillie par des crachats de son fils au visage. Elle en avait souffert et pleuré, jusqu'à ce qu'elle comprît que cet accueil n'était réservé qu'à elle et constituait un privilège. Elle se tranquillisa et commença à jouer, à accepter les crachats de son fils comme un jeu et à comprendre que l'agression qu'elle subissait était un signe de désir. Cela permit ainsi à son fils de surmonter son agression et de ne pas rester bloqué ».*¹

Aujourd'hui, nous vivons dans un monde plein de « choses » qui comptent souvent plus que les hommes. La relation affective entre adultes et enfants trouve dans les *marchandises* une façon de s'exprimer : « Je ne m'occupe pas de toi mais je t'offre plein de cadeaux ».

Comment contraster cette dérive de la société de consommation ?

« Pour que l'homme soit heureux –écrivait J. Dewey- il est important d'avoir un type d'éducation qui aide à *donner du sens* aux choses ». Je crois que cet objectif ne peut être atteint qu'à travers la *connaissance*, car la connaissance arrive à enrichir la signification, l'intensité et le plaisir des choses et des joies même les plus simples : « J'ai apprécié les pêches et les abricots beaucoup plus qu'avant – confie Bertrand Russell- quand j'ai su qu'on commença à les cultiver en Chine, au début de la dynastie Han (du II^e siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C.), et que ce furent les Chinois pris en otage par le grand roi Kaniska qui les introduisirent en Inde, d'où ils se répandirent en Perse arrivant jusqu'à l'empire romain au cours du premier siècle. Tout cela rendit ces fruits plus doux à mon palais ».²

Mais que signifie « donner du sens aux choses » ?

« Dans le *Phédon*, Platon nous parle de Socrate qui arrive sous un chêne. C'est l'été, il fait chaud. Il trouve une source d'eau ; il s'y rafraîchit les mains, il se repose à l'ombre et, à ce moment-là, il constate la *parfaite consonance de lui-même et de ce qui l'entoure*. Ça, c'est « donner du sens aux choses ». Socrate n'a besoin de rien d'autre. Il n'est pas comme le milliardaire qui sillonne la mer avec son yacht et un millier d'accessoires. Il possède peu de choses et cela lui suffit parce qu'il sait les enrichir en leur donnant une signification. C'est un concept déterminant pour nous aussi aujourd'hui, parce que cela connote une *culture dans laquelle le « sens », c'est-à-dire la qualité est plus importante que la quantité*. »³

Donner un sens aux choses pourrait donc signifier « bien être » avec les choses. Mais pour bien être avec notre vie, notre quotidien et notre travail, il faut avoir aussi la capacité de voir un peu plus loin, outre la façade et l'apparence, sans nous replier sur le présent :

« *Un jour, un voyageur rencontra un casseur de pierres qui travaillait à contre-cœur, le visage sombre :*

- *Que fais-tu ? lui demanda-t-il.*
- *Ça ne se voit pas ? Je casse des pierres. Un travail qui me tue le dos !*

Il poursuit son chemin et rencontre un autre casseur de pierres mais celui-ci avait un visage plus détendu et travaillait avec ardeur.

¹ A. Canevaro, *I bambini che si perdono nel bosco*, La Nuova Italia, 1976, Firenze, pages 3 et 4

² B. Russell, *Elogio dell'ozio* [NdT : Version française : *Eloge de l'oisiveté*], Ed. TEA, Milan

³ D. De Masi, *Ozio creativo*, Rizzoli, pages 35-36 [NdT en français : *Oisiveté créatrice*]

- *Que fais-tu ? lui demanda-t-il.*
- *Je gagne de quoi manger pour ma famille et moi ! C'est dur, mais au moins, j'ai l'avantage de travailler en plein air ! – lui répondit-il ébauchant un sourire.*

Un peu plus loin, un troisième casseur de pierres semblait beaucoup plus content de ce qu'il faisait, tandis que sous ses coups vigoureux volaient des éclats de pierres telles des notes de musique.

- *Que fais-tu ? lui demanda-t-il.*
- *Je suis en train de construire une cathédrale ! lui répondit-il, rayonnant. »⁴*

Peut-être est-ce ce que L. De Vinci voulait nous faire comprendre en écrivant :
« Accrochez votre char à une étoile », c'est-à-dire « accrochez votre vie quotidienne à des perspectives plus amples ».

Marco Moschini

⁴ «La joie du travail en soi n'existe pas. Il existe la joie du projet et du travail pour réaliser le projet. Projeter, c'est mélanger l'intervention de l'intelligence, de la volonté, de la mémoire et de l'imagination. La désaffection qu'a l'enfant pour le travail scolaire est la même que celle que peut présenter le travailleur face à un travail exécutif, commandé, parcellisé, dont il ne connaît pas le but final » (G. Rodari, *Esercizi di fantasia*, Ed. Riuniti)